

rieur à nous-mêmes, nous dûmes associer au crayon du lithographe la plume du commentateur. » (*Insc. de Vienne*, préf., p. IV.)

Il est juste d'ajouter que M. de Terrebase offrit à Allmer le concours de son expérience et de sa profonde science. Chaque samedi, les réunissait chez l'imprimeur Roure ou chez Girard et bien souvent on reprenait, le dimanche, au château de Terrebase, la discussion à peine interrompue de la veille.

Le travail fut immense, mais la moisson fut admirable. Cet autodidacte, avec toutes les qualités de l'homme formé par lui-même et tardivement, n'en eut, et il faut l'en louer grandement, que peu de défauts. Le plan de son œuvre est un acte de charité. Il commente non pour les savants mais pour les ignorants. Dans un pays où les vestiges de l'antiquité romaine abondent, il veut mettre à la portée de tous, ces notions qu'il a si péniblement mais si consciencieusement acquises. Devenu maître en cet art difficile il se fait apôtre et sème sans compter les trésors de sa prodigieuse érudition. Chaque inscription est l'objet d'une excellente dissertation, substantielle, précise, pleine d'aperçus, dépassant quelquefois le cadre tracé mais pour le plus grand profit du lecteur, qui insensiblement devient un auditeur attentif et bientôt un ami de son aimable guide.

Mais pour composer un recueil de ce genre, il ne suffit pas d'avoir une science livresque, il faut battre le pays et abeille diligente, butiner sans trêve, de çà de là. Allmer n'y manqua pas et le récit de ses courses est très jeune, très frais, et a cette douceur émue que donnent les premiers rayons de la gloire : « Que de fois le bâton à la main, un imperceptible bagage sous le bras, insouciant de la bonne ou de la mauvaise humeur du ciel, de ses sourires ou de ses